

## Flashes

Élie Castiel

---

Number 172, May–June 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49869ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Castiel, É. (1994). Flashes. *Séquences*, (172), 52–52.

**ABOVE THE RIM** — États-Unis 1994. 94 minutes. **Réal.**: Jeff Pollack. **Int.**: Duane Martin, Leon, Tupac Shukar, Bernie Mac, Tonya Pinkins.

Pour atteindre un plus vaste public, de nombreux cinéastes hollywoodiens misent depuis quelque temps sur l'attrait que les épreuves sportives exercent sur l'inconscient des spectateurs. Véritable institution nationale au même titre que le baseball et le football, le basketball est un sport qui se prête convenablement au cinéma dans la mesure où, selon les circonstances, il peut se transformer en un exercice chorégraphique aux résultats très souvent surprenants. C'est le cas du film de Jeff Pollack dont le récit n'est que prétexte à des démonstrations de savoir-faire assez bien réussies. Tout est dans l'épate car, au fond, l'histoire d'un jeune homme impatient de se voir recruté par une équipe professionnelle de basketball est une idée de scénario suffisante pour mettre en valeur les exploits sportifs des jeunes héros athlétiques. Pour le reste, rien de novateur.

**ELLES NE PENSENT QU'À ÇA!** — France 1993. 90 minutes. **Réal.**: Charlotte Dubreuil. **Int.**: Claudia Cardinale, Carole Laure, Bernard Le Coq, Roland Blanche, Heinz Bennent.

La famille dont il est question dans cette histoire se voulant un hymne à l'amour ressemble à une pyramide rassemblant une étrange faune de personnages directement liés à la mère comme point d'origine. Tous cherchent l'amour, les hommes dans le plaisir, les femmes dans le désir. C'est bien beau tout ça, mais la réalisatrice ne parvient pas à sonder les cœurs et les âmes de ses protagonistes tant elle semble préoccupée par les affaires de la chair, non pas de façon illustrative, mais suggérée maladroitement. Et sans la présence de Claudia Cardinale, toujours vibrante de naturel, **Elles ne pensent qu'à ça!** risque de très vite sombrer dans l'oubli.

**HARMONY CATS** — Canada 1993. 104 minutes. **Réal.**: Sandy Wilson. **Int.**: Kim Coates, Jim Byrnes, Lisa Brokop, Hoyt Axton.

Il est évident qu'en racontant l'histoire d'un violoniste d'orchestre symphonique, forcé par le manque d'emploi de s'embarquer comme bassiste d'un groupe country, la réalisatrice tente de dégager les conformités existant dans deux univers lyriques opposés. Le goût du métier, l'attrait de la scène, les petites joies éphémères de la gloire, les incertitudes et les défaites, mais aussi la réussite sont autant d'éléments thématiques qui s'enchaînent dans une mise en scène alerte, dynamique et honnête à laquelle viennent s'ajouter une partition musicale enlevante et colorée et une interprétation, dans l'ensemble, aisée.

**MINDWALK** — États-Unis/Autriche 1990. 112 minutes. **Réal.**: Berndt Capra. **Int.**: Liv Ullmann, Sam Waterston, John Heard.

La cité fortifiée du Mont St-Michel, dans le nord de la France, sert de lieu privilégié où trois personnages, un politicien, un homme de lettres et de théâtre et une scientifique débattent des problèmes de notre monde. La comparaison de **Mindwalk** avec **My Dinner with André**, de Louis Malle, s'impose dans la mesure où les deux cinéastes abordent la thématique du discours. Dans les deux cas, nous sommes en présence de «théoriciens» de la vie, deux hommes et une femme cultivés, instruits, conscients des problèmes de leur époque. Ils en discutent, proposent des solutions, mais très vite retournent à leurs occupations, sans doute satisfaits d'avoir «capitalisé» leurs

connaissances. Mais contrairement à la réalisation de Louis Malle, élégante et pleine d'esprit, celle de Berndt Capra est incertaine et éparse, d'autant plus que le dialogue paraît, par moments, d'une naïveté déconcertante. Les trois comédiens s'en tirent par contre admirablement.

**MONTPARNASSE-PONDICHÉRY** — France 1993. 103 minutes. **Réal.**: Yves Robert. **Int.**: Miou-Miou, Yves Robert, André Dussolier.

Afin d'accéder à un poste important à Pondichéry, en Inde, une femme dans la quarantaine doit d'abord passer son bac, une des exigences du futur emploi. A partir de cette simple histoire de «rattrapage» académique, Yves Robert tente de nous transmettre le message voulant qu'il n'est jamais trop tard pour réussir et que l'effort en vaut la peine. Comme dans tous ses films, le cinéaste raconte la vie du quotidien, du concret, là où les rapports entre l'individu et le groupe indiquent des difficultés. Mais malheureusement, tous ces jeunes Parisiens semblent dégagés des problèmes du monde (guerres territoriales — Bosnie, Palestine, le sida) et inconscients des leurs. On croirait que tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. Bref, c'est du cinéma de papa, agréablement au goût des années 90, mais d'un assaisonnement mal proportionné.

**NAKED GUN 33 1/3 : THE FINAL INSULT** — États-Unis 1994. 90 minutes. **Réal.**: Peter Segal. **Int.**: Leslie Nielsen, Priscilla Presley, George Kennedy, O.J. Simpson, Fred Ward.

Cette troisième mouture de la série **Naked Gun** perpétue les mêmes effets comiques qu'on retrouve dans les deux premiers opus. Donc, rien de nouveau si ce n'est qu'à 68 ans Leslie Nielsen conserve une mine encore verte et que, malgré la lourdeur et la redondance de la plupart des gags, on finit par se laisser emporter par le rire, en particulier au moment où le célèbre héros gaffeux sabote la soirée des Oscars. Un véritable éclat de bonne humeur. Quant à l'intrigue, inutile d'en parler.

**NO ESCAPE** — Australie 1994. 118 minutes. **Réal.**: Martin Campbell. **Int.**: Ray Liotta, Lance Henriksen, Ernie Hudson, Kevin Dillon, Michael Lerner.

Dans ce récit d'anticipation où il est question de guerres pour la préservation de territoires conquis, l'absence de la femme est si flagrante qu'on est forcé de croire qu'il s'agit de la fin de la civilisation. Dans cet univers en régression dominé par l'homme, des groupes pacifistes, toujours composés d'hommes, se battent pour la survie de l'espèce. Mais laquelle, se demande-t-on? Après eux, aucun descendant. Mais le temps d'une projection, on peut tout de même admirer les magnifiques paysages australiens et sous-entendre que ces armées de soldats du futur ressemblent à s'y méprendre à celles illustrées dans les fascicules d'histoire antique. On soulignera que Ray Liotta, déjà remarqué dans **Goodfellas** de Martin Scorsese, se révèle un excellent comédien dans le genre épique.

**THE REF** — États-Unis 1994. 93 minutes. **Réal.**: Ted Demme. **Int.**: Denis Leary, Judy Davis, Kevin Spacey, Robert J. Stein Miller Jr., Glynis Johns.

L'originalité du film réside dans la mise en situation du proverbe: «Tel est pris qui croyait prendre». Car pour le héros, cambrioleur de métier, la surprise est de taille lorsque le couple habitant la maison où il s'est réfugié devient source d'embarras et de manipulation. Ce qui

semble, au début, une comédie policière bien ordinaire, devient tout d'un coup une satire sur la famille, l'une des institutions les plus sacrées en Amérique. Les injures, les parjures, les brouilles et les brèves réconciliations se succèdent à un rythme trépidant jusqu'au dénouement final alors que les auteurs décident de sauver les meubles en nous faisant comprendre qu'il ne s'agit après tout que d'un film.

**THREESOME** — États-Unis 1994. 93 minutes. **Réal.**: Andrew Fleming. **Int.**: Lara Flynn Boyle, Stephen Baldwin, Josh Charles, Alexis Arquette.

Force est de reconnaître que, dans le rôle d'un jeune homosexuel introverti, Josh Charles incarne son personnage avec une retenue et une subtilité étonnantes. Il est question d'un ménage à trois réunissant deux jeunes hommes et une jeune femme dont l'affection de l'un pour l'autre n'est pas obligatoirement partagée par la personne désirée. Le film d'Andrew Fleming n'est pas une découverte, mais il serait injuste de ne pas lui attribuer un certain mérite pour avoir abordé le thème de l'homosexualité dans les campus américains. Mais, en fait, il ne s'agit pas d'un film sur telle ou telle orientation sexuelle. Au contraire, les auteurs se penchent sur la découverte de l'identité chez les individus tiraillés par les nombreuses incertitudes de leur existence. **Threesome** est un film courageux, drôle, sexy et tonique, malgré les failles d'une réalisation plus respectueuse des personnages que de la mise en situation.

**TWENTY BUCKS** — États-Unis 1994. 91 minutes. **Réal.**: Keva Rosenfeld. **Int.**: Linda Hunt, Brendan Fraser, Elizabeth Shue, Diane Baker.

Voici donc un petit film brillant et surprenant. Le protagoniste principal, un simple billet de vingt dollars, change la vision du bonheur de quelques personnages en quête existentielle. Susceptible de contrôler la vie (et presque la mort), le billet de banque possède une énorme capacité d'adaptation à n'importe quel milieu et à n'importe quel individu. Dans les mains de la cinéaste, il devient prétexte à une analyse de l'Amérique, là où l'argent est roi. Et c'est dans la mise en scène, plus viscérale que démonstrative, que Keva Rosenfeld brosse ses personnages à la loupe, évite le pathos et enrichit le film d'un humour, certes noir, mais vivement remuant pour l'esprit. Il confirme ainsi que le cinéma américain indépendant peut obtenir l'adhésion du public.

**LE VOLEUR ET LA MENTEUSE** — France 1993. 89 minutes. **Réal.**: Paul Boujenah. **Int.**: Gérard Darmon, Mathilda May, Philippe Léotard.

Pour l'auteur, il semble que le souci majeur est la création d'un climat particulier, presque à l'abri du temps et de l'espace. Cette particularité procure au film de Boujenah une fragilité aussi frémissante et instable que les personnages qui vivent une éphémère histoire d'amour aussi passionnelle qu'irréflective. Le face à face entre Mathilda May et Gérard Darmon est crédible, si l'on croit aux artifices du cinéaste, digne descendant d'un *Lelouch* quand il est en forme. La mélancolie qu'il crée dans ce *road-movie* sensuel et volontairement stationnaire est d'autant plus émouvante qu'on finit par se rapprocher de ces deux êtres en quête d'affection, des héros à la limite du romanesque.

Élie Castiel